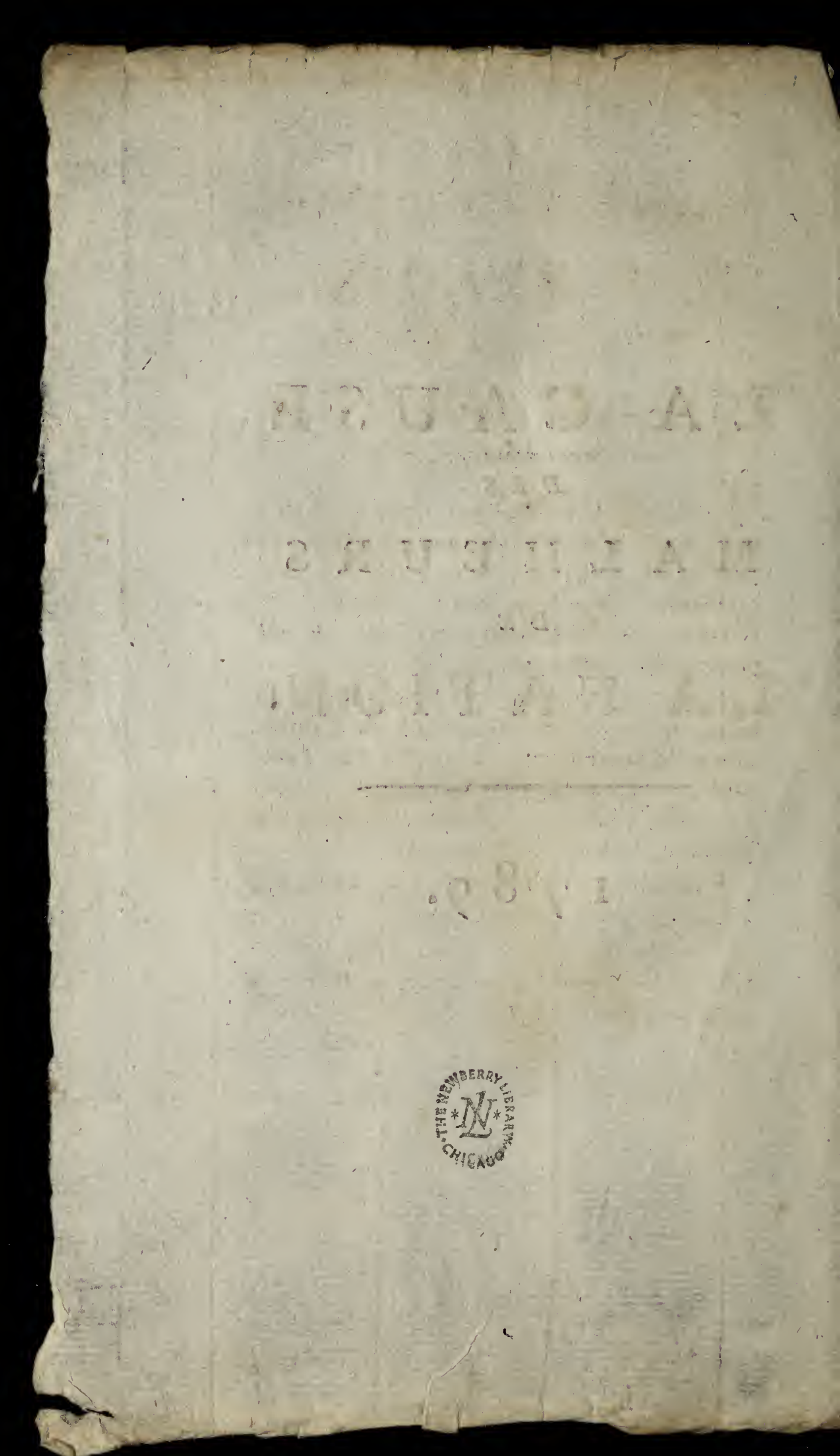
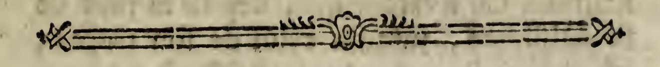
LA CAUSE
DES
MALHEURS
DE
LA NATION.

1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



LA CAUSE *DES MALHEURS* DE LA NATION.

TOUTE la Philofophie françoife eft déconcertée dans l'impuiffance où elle eft de connoitre la caufe qui a pu machiner les malheurs, dont une grande partie de la France a été la victime, & dont elle eft encore menacée toute entiere.

Le luxe : voilà le problême réfolu ; le luxe, compagnon inféparable de l'ambition, de la molleffe, du mépris des Loix & des paffions les plus aviliffantes, voilà les feules Divinités auxquelles la Nobleffe françoife fait rendre hommage.

Pous guérir une plaie dont la corruption a jeté de profondes racines, ce n'eft pas tout d'en connoître la caufe, il faut encore les moyens capables de les extirper. Ainfi, loin d'arracher le pain de la main du mal-

heureux Cultivateur qui, depuis le jour de ſa naiſſance, juſqu'à celui de ſon trépas, eſt obligé d'arroſer la terre de ſes ſueurs par les dures Loix que ſes ſemblables, érigés en Tyrans, lui ont impoſés, cherchons à connoître ces infames exacteurs toujours avides d'or, ces égoïſtes endurcis, qui ſe ſont créés le plaiſir de dédaigner l'infortune de leurs malheureux freres, dont ils ont envahi les patrimoines: & pour lors on pourra vous dire avec aſſurance, que c'eſt contre ces vils eſclaves du luxe que la Juſtice doit ſévir avec toute ſa ſévérité.

Quels ſont les Droits de l'Homme, ſe demandent tous les jours nos Philoſophes françois? C'eſt la liberté, ils ne ſavent en diſconvenir : mai ils faut plus encore, ajoutent-ils, il faut de l'inégalité, ou ſe ſoumettre à une Anarchie deſtructive; cela eſt auſſi juſte que néceſſaire, mais il ne faut pas que cette inégalité ſe ligue avec le luxe & faſſe des deux tiers de la Nation françoiſe des eſclaves uniquement occupés à amuſer la fantaiſie de leurs Maîtres barbares. Il en eſt temps, Citoyens vertueux, faites entendre votre voix, juſqu'à préſent trop craintive, & dites avec le Patriote zélé qui vous exhorte, *quò uſquè tandem, ſce-*

lerata Nobilitas abutere patientiâ noſtrâ ? quandiù etiam furor iſte tuus nos eludet... Cic. — C'eſt à vous que je parle, Riches impitoyables, ne ſerez-vous jamais raſſaſiés du ſang de vos freres? Que vous ont-ils fait pour mériter la mort ? Rien. Et pourquoi la leur donner ? Eſt-ce pour vous enrichir ? Ah ! ne vous y trompez pas, vous ne ſerez jamais, au ſein même de l'opulence, que de riches malheureux.

La férocité que les Eſpagnols exercerent ſur les Indiens, les fait paſſer, à juſte titre, pour la plus cruelle Nation de l'Europe, & peut-être du monde entier; mais vous, Français, qui trempez vos mains, pour ainſi dire, dans votre propre ſang, quel nom pourroit-on vous donner? quel nom, dis-je, capable d'exprimer votre barbarie ? Vous ne ſerez pas long-temps comparés à ces lâches & ſanguinaires vainqueurs d'une timide inexpérience : il s'en faut bien que, comme eux, nous ſoyons vaincus avant de combattre; nous avons au contraire en main la force, le pouvoir, & bientôt la volonté de nous venger, ſi vous ne vous empreſſez à nous faire connoître que vous conſervez encore dans vos veines quelques gouttes de ſang

français. Ce n'eſt que par le caractere doux & humain qui diſtingua de tout temps notre Nation de toutes les Nations de l'Europe, que nous vous donnons le temps de réfléchir & d'agir; & ſi, enfin, nos conventions modérées ne vous plaiſent pas, c'en eſt fait, nous ne dirons plus, remplis d'épouvante & d'effroi, ce que diſoient les pauvres Caraïbes aux oſſemens de leurs peres : *levez-vous & ſuivez-nous habiter une terre étrangere*; mais au contraire le fer & le feu vont briller de toutes parts, & la France ne ſera qu'un champ de bataille inondé de ſang étranger, & ce qui reſtera, ſera ſeul digne de la Nation, & aura pour témoin de ſa magnanimité, une mer de ſang corrompu, dont les vagues agitées ſembleront applaudir aux héros qui l'auront répandu.

Voilà, Riches injuſtes, le ſort qui vous attend, & auquel je crains que vous ſoyez bientôt voués. Tous vos moyens philoſophiques ne vous ſerviront de rien; vous n'avez qu'un parti à prendre pour éviter ces déſaſtres & pour être heureux, c'eſt celui d'être juſte.

Si du sein du tumulte & du désordre où vous êtes, pour ainsi dire, ensevelis, ma voix pouvoit se faire entendre, elle vous apprendra à être heureux sans luxe ; si, toutefois vous êtes susceptibles encore de quelques sentimens d'humanité.

Laissez à de fiers & vils parvenus le soin de vanter cette éblouissante chimere que vous appellez Noblesse ; pourquoi vous enorgueuillis de tittres qui ne sont pas les vôtres ? Quoi ! parce que vos ancêtres ont été illustrés par leurs vertus & leurs mérites, vous voulez qu'on vous estime ? C'est-là le comble de la démence. Vous vous éloignez toujours de votre but, & non-seulement vous vous compromettez vous même, mais encore vous compromettez la cendre de vos aïeux, en convoitant avec ardeur que les vices dont vous êtes infectez, jouissent des honorables avantages qui sont & doivent être réservés à la vertu seule.

Arrachez de votre cœur ce luxe qui vous maîtrise avec tant d'empire, faites un adieu solemnel à toutes les passions conjurées, jusques à présent vos seules idoles. Rappellez-vous que vous êtes hom-

mes, &, s'il ſe peut, que vous êtes Français, & bientôt la bienfaiſance prendra la place de l'ambition. L'on vous verra répandre vos bienfaits à plaine main, dans le ſein de l'humanité ſouffrante, deſcendre dans ces cachots obſcurs peuplés de miſérables vertueux, pleurer avec eux & ſecher leur larmes. Ce ne ſera qu'après ce changement heureux, que vous entendrez au fond du cœur, votre conſcience vous tenir un langage bien plus doux, que celui du luxe corrupteur, & de ſes ſuites toujours funeſtes.

Signé, GER. D.